

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

# L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis,

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

**PRIX DES ABONNEMENTS :**

Un an, Saumur. . . 18 fr. » c. Poste, 24 fr. » c.  
Six mois, — . . . 10 » — 13 »  
Trois mois, — . . . 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés ou continués, sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — L'abonnement doit être payé d'avance. — Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 20 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

**Gare de Saumur (Service d'été, 6 mai).**

**DÉPARTS DE SAUMUR VERS NANTES.**

3 heures 11 minutes du matin, Poste.  
9 — 02 — — Omnibus.  
1 — 45 — — soir, Omnibus.  
4 — 18 — — Express.  
7 — 18 — — Omnibus.

**DÉPARTS DE SAUMUR VERS PARIS.**

3 heures 03 minutes du matin, Mixte (prix réduit).  
8 — 41 — — Omnibus-Mixte.  
9 — 50 — — Express.  
11 — 54 — — Omnibus-Mixte.  
5 — 57 — — soir, Omnibus.  
10 — 34 — — Poste.

**PRIX DES INSERTIONS :**

Dans les annonces . . . . . 20 c. la ligne.  
Dans les réclames . . . . . 30 —  
Dans les faits divers . . . . . 50 —  
Dans toute autre partie du journal. 75 —

**ON S'ABONNE A SAUMUR,**

Au BUREAU DU JOURNAL, place du Marché-Noir, et chez MM. GRASSET, JAYAUD et MILON, libraires. Les abonnements et les annonces sont reçus, à Paris, à l'Office de Publicité Départementale et Étrangère, LAFFITE-BULLIER et C<sup>ie</sup>, place de la Bourse, 8.

## Chronique Politique.

**VOYAGE DE L'EMPEREUR A LILLE.**

On lit dans le *Moniteur* :

L'Empereur et l'Impératrice sont partis ce matin 26, à dix heures, par le chemin de fer du Nord, pour assister à Lille aux fêtes anniversaires de la réunion de la Flandre à la France.

Leurs Majestés se sont arrêtées pendant deux heures à Arras, avant d'arriver à Lille.

En présentant à l'Empereur les clefs de la ville, le maire d'Arras a prononcé le discours suivant :

« SIRE,

« Rentrées des dernières au sein de la grande famille nationale, mais de tout temps françaises par le cœur, nos provinces aiment à voir les fêtes qu'elles ont instituées pour célébrer le glorieux anniversaire de leur réunion à la France, emprunter un nouveau lustre à votre présence, car pour elles l'amour et la pensée de la patrie ne se séparent pas de leur attachement à votre personne.

« Vous n'avez, elles le savent, douté ni de la force ni de la sagesse de la France, soit quand il s'est agi d'aider des peuples amis à défendre leur indépendance ou à la fonder, soit quand, abaissant les barrières qui entravaient encore les échanges à nos frontières, vous avez imprimé un mouvement plus hardi aux efforts du commerce et de l'industrie nationale, soit enfin quand, développant progressivement nos institutions politiques, vous avez fait avancer la nation toujours davantage

vers l'union désirable et difficile du pouvoir et de la liberté.

« Puisse le spectacle de sa puissance pacifique, élevée si haut sous votre règne, inspirer à ceux qui président aux destinées des peuples, avec le juste sentiment de ses forces, des pensées de concorde à l'égard de notre pays !

« La France est assez grande pour ne se point sentir diminuée, quelque transformation qui s'opère par delà de ses limites, et pour souhaiter la paix avec dignité. Son honneur ne sera jamais en péril sous le sceptre d'un Napoléon.

« MADAME,

« Les souvenirs et les vœux de cette cité tout entière n'ont jamais cessé de vous accompagner depuis le jour où vous vous y êtes arrêtée pour la première fois.

« Ils vous suivaient quand, il y a une année à peine, presque à nos portes, vous veniez rassurer par votre présence les populations que désolait un fléau destructeur.

« Grâce au ciel, Dieu veille sur les princes qui de la grandeur souveraine ne réclament d'autre privilège que celui de braver les périls des plus austères devoirs, et trouvent leur récompense dans les bénédictions des peuples, qui prennent exemple sur leurs vertus.

« SIRE, MADAME,

« En vous exprimant aujourd'hui les sentiments de respectueuse fidélité qui animent tous les cœurs dans la vieille cité artésienne, permettez-nous de reporter aussi notre pensée vers ce jeune prince qui, formé à de tels exemples, digne du nom qu'il porte, continuera les nobles traditions de sa maison.

« Un présent glorieux ne suffit pas à un grand peuple, il veut un lendemain, et le Prince Impérial, c'est l'avenir de la France.

« Vive l'Empereur ! vive l'Impératrice ! et vive le Prince Impérial ! »

L'Empereur a répondu :

« Monsieur le maire, je me retrouve avec plaisir au milieu de vous, après un si long espace de temps, et j'ai saisi avec empressement l'occasion d'une fête nationale pour venir connaître vos désirs et vous assurer que ma sollicitude pour tous les intérêts du pays ne vous manquera pas.

« Vous avez raison d'avoir confiance dans l'avenir ; il n'y a que les gouvernements faibles qui cherchent dans les complications extérieures une diversion aux embarras de l'intérieur. Mais quand on puise sa force dans la masse de la nation, on n'a qu'à faire son devoir, à satisfaire aux intérêts permanents du pays, et, tout en maintenant haut le drapeau national, on ne se laisse pas aller à des entraînements intempestifs, quelque patriotiques qu'ils soient.

« Je vous remercie des sentiments que vous m'exprimez pour l'Impératrice et pour mon fils. Soyez sûr qu'ils partagent mon dévouement pour la France, et que leur plus grand bonheur serait de faire cesser toutes les misères et soulager toutes les infortunes. »

Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice sont arrivées à Lille, lundi 26, à quatre heures et demie, et se sont rendues immédiatement à l'église de Saint-Maurice, où elles ont été reçues par l'archevêque de Cambrai. Elles ont

parcouru en voiture découverte les rues et les boulevards conduisant à la Préfecture, où elles sont arrivées à six heures. Une pluie d'orage a tombé durant presque tout le trajet. Les acclamations ont été générales et chaleureuses. La haie était formée sur tout le parcours par les députations des sapeurs-pompier, des diverses sociétés et des municipalités de tout le département.

Le soir, à dix heures moins un quart, Leurs Majestés se sont rendues au théâtre. Elles ont été accueillies sur tout le parcours par les plus vives acclamations. Au théâtre, mêmes acclamations, à l'entrée. Pendant l'entr'acte, où Leurs Majestés ont paru au balcon, elles ont été longuement acclamées par une foule immense.

La cantate exécutée en leur honneur a été plusieurs fois interrompue par les bravos, les applaudissements, les cris de : Vive l'Empereur ! vive l'Impératrice ! vive le Prince Impérial !

Leurs Majestés ont quitté le théâtre à dix heures et demie.

Nous lisons dans la correspondance parisienne de l'*Indépendance belge* :

« On a fort remarqué la visite faite par le roi de Prusse au prince de Joinville et au duc d'Aumale à Wiesbaden, où ces deux princes se trouvaient à ce moment. On a voulu élever cette rencontre à la hauteur d'une revanche, de la part de la Prusse, de l'entrevue de Salzbourg. Il y a là évidemment exagération. »

La Gazette nationale de Berlin n'est guère

**FRUITS.**

3

## UN AMI DE MOZART

(Suite.)

La servante obéit encore, mais toujours de fort mauvaise humeur.

— Maintenant, reprit le vieillard quand le souper fut terminé, il faut lui préparer un lit pour la nuit.

— Oh ! ce sera bientôt fait, répondit Gretchen ; deux chaises dans la cuisine feront son affaire.

— Dans la cuisine !... deux chaises !... Deviens-tu folle, Gretchen ?... Tu vas rouler ici le canapé du salon et prendre ensuite deux couvertures de mon lit.

— Eh bien ! avec ses vêtements sales, il arrangerait singulièrement les couvertures et le canapé. Mais, puisque vous êtes le maître...

Le nouvel ordre de Wilhem fut exécuté avec aussi peu de grâce que les précédents. On improvisa un lit pour le petit mendiant, on le coucha et on le laissa dormir. Il dormit d'aussi bon cœur qu'il avait mangé. Jamais il n'avait passé une aussi bonne nuit.

Quand il rouvrit les yeux, il vit à son chevet le vieux Wilhem qui étalait sur une chaise un habillement complet, tout neuf.

Au bout de huit jours, Halfner se prit à aimer le petit Karl comme il eût aimé son propre fils. A chaque instant, il découvrait en lui une nouvelle et charmante qualité. Il lui donna les premières notions de la musique, et l'orphelin montra pour cet art des dispositions extraordinaires. Il ne tarda pas à le placer comme externe au lycée de Salzbourg, profitant de la précoce intelligence que montrait cet enfant de six ans.

Karl était d'une nature si douce, si sympathique, qu'il avait réussi même à capter la difficile affection de Gretchen. On lui avait préparé une chambre, et elle entretenait la chambre et l'enfant dans une propreté parfaite. Elle veillait avec une sollicitude presque maternelle à ce qu'il ne lui manquât rien. Par ses manières calmes, il toucha le cœur de cette femme qui n'avait jamais rien aimé. Elle devint indulgente pour les défauts du petit mendiant qu'elle avait abreuvé tout d'abord de ses plus cruels dédains. Elle fut heureuse de cette pure et généreuse affection qu'elle lui portait et qui lui faisait prendre d'elle-même une plus haute estime. Il devint pour

elle une récréation délicieuse, pleine d'attendrissement, en même temps qu'il fut la joie de cette maison, naguère si triste.

Wilhem Halfner rajeunit tout-à-coup ; son dos voûté se redressa, ses joues pâles et amaigries se colorèrent et se remplirent. Depuis qu'il était père, les voisins ne le reconnaissaient plus ; ils le voyaient rire, lui qu'ils avaient vu pleurer ; ils l'entendaient fredonner des airs du grand Mozart, le mort tant adoré et tant regretté. Il se rappela qu'il avait joué du violon autrefois, et se remit avec ardeur à l'étude de cet instrument ; toute sa passion des anciens jours pour la musique lui revint avec une force nouvelle. Il donna des leçons à son fils adoptif jusqu'à ce que ce dernier en sût autant que lui. Alors il fut obligé de lui choisir un autre maître. L'éducation musicale du jeune Karl ne fut confiée qu'au plus habile musicien de la ville.

Quatre ans s'écoulèrent ainsi. Un jour on vint chercher Wilhem de la part de Nartwill, un ancien soldat, qui était près de rendre le dernier soupir. Nartwill avait servi sous ses ordres ; le général l'avait beaucoup connu et beaucoup apprécié. Après avoir perdu sa femme, le vieux soldat se mourait dans la misère, laissant une petite fille de six ans,

dont l'avenir l'inquiétait.

Cette pauvre et frêle créature, comprenant vaguement le grand malheur dont elle était menacée, sanglotait près du lit de son père. C'était un ravissant petit ange aux cheveux bleus. En ce moment, cette faible enfant, repliée sur elle-même et pleurant à côté d'un moribond, faisait pitié. Elle aimait le vieux Wilhem Halfner, qui était son parrain et qui souvent lui avait fait d'agréables présents. Il lui avait donné les prénoms de la sœur de Mozart, Marie-Anne.

Au bruit qu'il fit en ouvrant la porte, elle releva la tête, le vit à travers ses larmes, se leva et courut à lui en s'écriant :

— Oh ! mon parrain ! guérissez mon pauvre père qui souffre !

— Excusez, mon général, murmura le moribond, elle croit que vous avez le pouvoir de me tirer de là ; il n'y a que Dieu qui pourrait faire ce miracle.

— Et c'est ta faute, si tu en es là.

— Ma faute, à moi, général ?

— Oui, ta faute, Nartwill ; je suis bien mécontent de toi. Pourquoi ne m'as-tu pas fait prévenir, dès que tu te sentais malade ? Je t'aurais fait soigner et aujourd'hui tu serais rétabli, ta fille ne serait pas



M. Chapuy, officier des guides, est arrivé premier, montant *Paquita*; M. de Laurence est arrivé deuxième, montant *Active*, et M. de Clauzade est arrivé troisième, avec *Aélius*.

5<sup>e</sup> Prix du chemin de fer. — Steeple-chase (gentlemen-riders). — 1,000 fr., dont 500 fr. donnés par la Compagnie du chemin de fer d'Orléans, et 500 fr. donnés par la Société des courses, pour chevaux entiers, hongres et juments de 4 ans et au-dessus, de toute espèce et de tout pays. — Poids commun : 67 kilog. 1/2. — Entrée : 40 fr., pour le deuxième arrivant.

Quatre chevaux étaient engagés; deux seulement ont couru : *Elise*, à M. de Lavignée, montée par son propriétaire, et *Coco*, à M. Baudry d'Asson, monté par M. de Goulaine.

Ce steeple a été mené avec beaucoup d'habileté et a été une des plus jolies courses de la journée. *Elise* est arrivée première, gagnant de quelques mètres seulement sur *Coco*. Le prix a donc été chaudement disputé.

6<sup>e</sup> Prix de consolation : Objet d'art. — Steeple-chase (gentlemen-riders). — Handicap, pour tous chevaux, autres que ceux de pur sang, ayant couru aux courses de Saumur et n'ayant pas gagné sur cet hippodrome en 1867. — Distance : 2,000 mètres environ et 10 obstacles environ. — Entrée : 20 fr. au second, s'il y a moins de 8 chevaux, s'il y en a plus, moitié seulement au deuxième arrivant.

Sept chevaux engagés. Arrivé premier, *Siamislas*, monté par M. de Bonardi; deuxième, *Phirinée*, monté par M. de Chauvelin.

Cette course, qui terminait la journée et nos fêtes, a été funeste à plusieurs. Au dernier tournant, avant d'arriver aux tribunes, cinq chevaux se sont dérobés et se sont jetés dans les cordes. Malheureusement, malgré la surveillance des factionnaires, les avis réitérés et l'expérience acquise depuis longtemps déjà, il se trouve toujours des spectateurs qui se tiennent sur le bord de la piste et aux extrémités de l'hippodrome. Aussi quelque malheur était-il inévitable. Dans le sanve-qui-peut général, un jeune ouvrier armurier, le sieur Cochar, de Chartres, a été renversé par le cheval de M. Billerey; il a reçu une contusion à la tête et a eu deux côtes enfoncées. M. Billerey a été également précipité sur le turf; dans sa chute, il s'est cassé la clavicule, a eu tout le côté droit de la poitrine brisé, et un épanchement au cerveau est venu aggraver sa situation. Trente heures après cet événement, il n'avait pas encore recouvré sa connaissance.

Au même instant et presque au même endroit, M. de Bellaing tombait, aussi lui, dans les cordes et se brisait la clavicule. Son état n'inspire aucune inquiétude.

Les secours ont été aussitôt organisés, et les premiers soins ont été donnés aux trois blessés, sur l'hippodrome, par M. le docteur Trudeau, médecin-major de l'École, et par les aides sous ses ordres.

Sans ce fatal événement, nos courses auraient eu cette année un éclat inaccoutumé. On a constaté le soin que prend chaque fois la commission de la Société pour procurer plus de bien-être aux sociétaires et aux nombreux étrangers qui se rendent aux courses. On a beaucoup félicité la commission, de l'installation d'une tente au-dessus de la tribune des souscripteurs. C'était fort agréable contre l'ardeur du soleil, pendant la journée de dimanche, et on trouvait un abri certain contre la pluie que l'on redoutait le deuxième jour.

Voici une nouvelle amélioration que réclame la sécurité publique : ne pourrait-on pas faire autour de la piste, aux extrémités de l'ellipse seulement, une seconde enceinte entourée de cordes, qui, en ces deux points, éloignerait le public de tout danger, et offrirait aux cavaliers assez d'espace pour ramener leurs chevaux dérobés?

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que M. Billerey respire encore, mais il reste peu d'espoir de le conserver à la vie. Il est toujours sans connaissance.

On lit dans le *Journal de Maine-et-Loire* :

La session du Conseil général de Maine-et-Loire a été ouverte lundi. M. Louvet, président, a prononcé un de ces discours qui ont l'heureux privilège de résumer, en termes d'une éloquente simplicité, les vœux, les désirs et les aspirations d'un pays.

L'honorable président a parlé de la paix en homme politique et en chrétien; il sait quelles grandeurs réelles et quelle force elle donne à la France; aussi veut-il la conserver, tant que son maintien sera compatible avec les exigences de notre honneur. Il serait à désirer qu'un pareil langage fût tenu par tous les présidents des Conseils généraux; ce serait la voie la plus sûre pour faire arriver la vérité jusque dans les régions les plus élevées du pouvoir. Quoiqu'il en soit, félicitons M. Louvet d'avoir accompli un bon acte et fait un excellent discours.

Voici comment s'est exprimé M. le président :

« Messieurs et chers collègues,

« L'année qui s'est écoulée depuis notre dernière séparation, a été marquée par deux événements considérables. Une guerre, qui semblait imminente, a été conjurée par la sagesse des nations de l'Europe; et ces mêmes nations, au lieu de dépenser leur sang et leurs trésors dans les hasards des batailles, se sont donné un pacifique rendez-vous au Champ-de-Mars de Paris pour y célébrer en commun la fête de l'Industrie sous la présidence de la France. Grand exemple et grande leçon ! Messieurs. Puisse l'avenir en profiter !

« Les peuples sont las des guerres ainsi que des révolutions. Les révolutions et les guerres ne profitent jamais à personne, pas même à ceux qui semblent en tirer momentanément

quelques avantages. Pour les nations comme pour les individus, il n'y a de solide et de durable que ce qui s'acquiert naturellement sans secousse, sans violence et à l'aide du temps. Méditons ces vérités, Messieurs, et propageons-les autour de nous.

« La France, homogène dans toutes les parties de son territoire, appuyée sur son génie civilisateur et sur ses grands souvenirs de gloire militaire, n'a rien à envier à personne. Elle fait des conquêtes désormais autrement et mieux que par l'épée. Ne vient-elle pas d'être proclamée la reine du monde par les étrangers venus de tous les points du globe pour visiter son Exposition ? Qu'elle continue donc à développer en paix, sous la double égide d'un gouvernement fort et d'une sage liberté, tout ce qu'il y a en elle de vitalité, de puissance et de féconde initiative.

« Pour la première fois, Messieurs, vous allez exercer dans leur plénitude les nouveaux droits qui vous ont été conférés par la loi du 18 juillet 1866. Si agrandies que soient ses attributions, le Conseil général de Maine-et-Loire sera facilement et toujours à la hauteur de la tâche qui lui est dévolue. Mettons-nous donc résolument à l'œuvre; propageons l'instruction primaire; achevons nos voies de communication; hâtons, par nos vœux, le perfectionnement de la navigation de notre fleuve et de nos rivières; appelons, en faveur de nos contrées, la création par l'Etat de nouvelles lignes ferrées; préparons-nous en même temps à créer bientôt nous-mêmes des chemins de fer départementaux, car la vapeur est destinée à remplacer presque partout l'ancien mode de traction; semons, sur toutes les parties de notre Anjou, le mouvement, la vie et le bien-être. C'est ainsi, Messieurs, que dans la sphère d'action qui nous appartient, sphère modeste sans doute, mais large et belle cependant, nous aiderons notre patrie à accomplir ses destinées. L'avenir, assurément, n'appartient qu'à Dieu; mais l'homme doit faire tout ce qu'il peut pour le préparer; et Dieu ne bénit et ne féconde que ce qui se présente à lui sous la forme du travail, de la prévoyance et de l'effort persévérant. »

Le petit séminaire Mongazon a obtenu, cette année encore, aux derniers examens du baccalauréat, un succès remarquable. Sur quatorze élèves qui se présentaient pour la première fois, douze ont été reçus, parmi lesquels trois de notre pays :

Henri Charnod, de Saumur;  
Edouard Guéret, de Doué-la-Fontaine;  
Henri Guyard, de Saumur.

On lit dans le *Courrier de la Vienne* :

« L'instruction relative à l'affaire du château de la Meilleraie se poursuit avec activité. Nous avons dit que M. le docteur Ganne, de Parthenay, avait été chargé de faire l'autopsie du

corps de M. T.... On dit qu'un savant chimiste de Poitiers vient d'être appelé à Parthenay, pour l'instruction à laquelle donne lieu cette affaire. L'émotion est très-vive dans toute la contrée. »

Pour chronique locale et nouvelles diverses : P. GODERT.

## Dernières Nouvelles.

Lille, 28 août, midi 50. — L'Empereur et l'Impératrice partent pour Dunkerque. Leurs Majestés reviendront ce soir. L'enthousiasme va en croissant sur leur passage.

Madrid, 26 août. — Des dépêches officielles disent qu'il n'existe plus d'insurgés dans la province de Valence.

En Catalogne les bandes du Prieuré ont fait leur soumission. Les insurgés se rendent en masse.

Dans l'Aragon, la bande de Pierrad, découragée, se disperse.

Pau, 28 août. — On mande de la frontière que la presque totalité des insurgés composant la bande d'Aragon, vient de franchir la frontière par Urdos.

On procède à leur désarmement.

Florence, 27 août. — On lit dans la *Gazette officielle* :

« Quelques journaux, au sujet du désagréable incident qui s'est produit entre l'Italie et la France, relativement à la formation de la légion d'Antibes, parlent d'influences occultes, de notes réitérées d'un côté et de notes menaçantes de l'autre. Les négociations étant pendantes, le gouvernement doit s'imposer la plus grande réserve; mais il déclare dès à présent que de pareilles nouvelles sont entièrement inexactes. »

Pour les dernières nouvelles : P. GODERT.

Nous appelons tout particulièrement l'attention de nos lecteurs sur le beau numéro que l'*Univers illustré* publie cette semaine. Toutes les gravures sont consacrées aux principales actualités sur lesquelles s'est portée l'attention du public. Pour en faire apprécier tout l'intérêt, il nous suffira de citer : la grande Retraite aux flambeaux qui a eu lieu le 15 août au camp de Châlons; le portrait de l'empereur Maximilien, d'après un dessin envoyé de Queratero; les Algériens bijoutiers à l'Exposition; l'Intérieur du pavillon mauresque dans la section allemande du Champ-de-Mars; les différents types de l'exposition canine à Billancourt; un procès de Fenians en Irlande; deux planches consacrées au tir fédéral suisse; les insignes royaux de Hongrie, etc. N'oublions pas de rappeler que la prime exceptionnelle (*les Œuvres complètes de Balzac, illustrées de 1,000 dessins*) n'est délivrée que jusqu'au 31 août, dernier délai, aux personnes qui s'abonnent pour un an à l'*Univers illustré*.

C'était la première fois que le vieillard faisait un si grand éloge à son fils adoptif; il surprit les deux jeunes gens.

— Tes trois dernières symphonies sont dignes d'être signées du grand nom de Joseph de Haydn, et la sonate ne serait pas désavouée de Mozart lui-même.

— Vous allez trop loin, cher monsieur Halfner, et vous dites que vous n'êtes pas aveuglé par votre amitié?... Malheureusement, je ne suis pas un Mozart, moi. Pour écrire cette sonate que vous vantez tant, il m'a fallu bien des jours...

— Le temps ne fait rien à l'affaire, comme dit un auteur français, répartit M. Halfner.

— Tandis que Mozart a écrit toute l'ouverture de *Don Juan* en une nuit, continua Karl, et c'est sa meilleure.

— Vous étiez près de lui cette nuit-là, n'est-ce pas, mon cher parrain? demanda Marie de sa voix la plus douce et la plus affectueuse.

— Oui, mon enfant : sa femme, Constance Weber, et moi, nous passâmes toute la nuit, lui contant à tour de rôle des histoires gaies pour le tenir éveillé.

— Il a vait donc envie de dormir?

— Oui, ma fille, il était fatigué; pour s'exciter au travail, il avait bu du punch, et ce punch l'accablait.

— Quelles histoires lui contiez-vous? interrogea Karl.

— Ma foi, toutes sortes d'aventures bizarres, des contes de fées.

— Cela le divertissait?

— Mais oui, ma fille; parfois il riait jusqu'aux larmes.

— Et il pouvait travailler en vous écoutant?

— Parfaitement; il ne travaillait même qu'en nous écoutant, car, aussitôt que nous nous taisions, il s'endormait.

— Pourquoi ne le laissez-vous pas dormir? Il était donc bien pressé de finir son ouverture?

— Je le crois bien, chère petite! La première représentation de *Don Juan* devait avoir lieu le lendemain.

— Quoi! la pièce avait été répétée, elle était sue, et l'ouverture n'en était pas encore faite?

— Cela t'étonne? Ce fut ainsi pourtant. Wolfgang un peu tracassé et ne se sentant pas en bonne disposition de travail, avait attendu jusqu'au dernier moment, se promettant de faire une ouverture

remarquable, et, en une nuit, il lui fallut s'exécuter, faire un tour de force. Constance et moi nous le vimes tellement fatigué, que nous l'engageâmes à prendre du repos; mais il n'y consentit qu'après nous avoir fait promettre de le réveiller au bout d'une heure. Quand nous revînmes pour tenir notre promesse, il goûtait un si bon sommeil, que nous le laissâmes dormir une heure de plus. Il était cinq heures du matin lorsque nous le réveillâmes, et il avait donné rendez-vous aux copistes pour sept heures. Quand ils arrivèrent, l'ouverture était terminée.

— Il avait bien employé son temps, dit Karl. Mais les copistes, eux aussi, étaient forcés de bien se hâter.

— Tu n'en doutes pas, tu sais ce que c'est : ils n'avaient pas plus de temps qu'il ne fallait pour faire les copies nécessaires à l'orchestre.

— Mais alors, on ne répéta donc pas l'ouverture? demanda Marie.

— On ne le pouvait pas; les musiciens furent obligés de jouer sans avoir fait aucune répétition.

— Ceci fait l'éloge de ces musiciens-là. Jouer à première vue n'est pas chose aisée. Et se tirer d'affaire bien de cette difficile épreuve?

— A leur honneur, mon enfant.

— Et Mozart ne fut pas malade de cet excès de travail? dit Karl.

— Point; le lendemain je le vis plus dispos que jamais.

— Comment travaillait-il habituellement?

— Il travaillait de préférence dans son lit, depuis six ou sept heures jusqu'à dix. C'était une habitude un peu paresseuse; je lui en faisais parfois le reproche.

— Sa santé ne fut jamais bien solide, je crois? Il souffrait beaucoup lorsqu'il composa la *Flûte enchantée*, la *Clémence de Titus*, et son fameux *Requiem*, n'est-ce pas?

— Oui, mon fils, ce *Requiem* fut sa dernière œuvre; il me rappelle la triste fin de mon pauvre ami, et une histoire qui m'a beaucoup impressionné.

— Quelle histoire, mon père?

(La suite au prochain numéro.)

